

Sortie nationale le 27 octobre 2010

FIN DE CONCESSION

Annie Gonzalez et C-P Productions présentent
un film de Pierre Carles

avec la participation plus ou moins volontaire de

HERVÉ BOURGES JEAN-MARIE CAVADA JACQUES CHANCEL
MICHÈLE COTTA JEAN-PIERRE ELKABBACH FRANZ-OLIVIER GIESBERT
ÉLISE LUCET ÉTIENNE MOUGEOTTE DAVID PUJADAS AUDREY PULVAR
BERNARD TAPIE CHARLES VILLENEUVE...



Pierre Carles s'interroge sur la privatisation de la première chaîne de télévision française : n'est-il pas scandaleux que TFI-Bouygues ait vu sa concession renouvelée automatiquement depuis 1987?

Reprenant son combat anti-télé inauguré avec *Pas vu Pas pris*, son premier film, il se confronte aux responsables de l'information qui ont toujours évité d'aborder ce sujet tabou. Mais l'enquête ne se déroule pas comme prévu : les vieux dinosaures et les jeunes gardiens du PAF savent désormais comment s'y prendre avec le critique des médias. Pour retrouver son «fighting spirit», Carles bat le rappel de ses amis et change de méthode...
Dorénavant, finies les concessions !

SOMMAIRE

ENTRETIEN	2
Pierre Carles – Une interview fleuve et sans concession	
ABÉCÉDAIRE	3
Le film de A (comme archives) à Z (comme Zorro)	
PROPOS	8
Daniel Mermet autour d'un tagine	
JEU	9
Le grand quizz Fin de concession	
EN CONTREPOINT	10
Entretien avec un journaliste éminent mais anonyme	
FICHE TECHNIQUE	12
Bomber un deux-roues	
CONTACT	12
Distribution, programmation, presse	

Annie Gonzalez et C-P Productions présentent *Fin de concession*, un film de Pierre Carles. Avec la participation plus ou moins volontaire de Hervé Bourges, Jean-Marie Cavada, Jacques Chancel, Michèle Cotta, Jean-Pierre Elkabbach, Franz-Olivier Giesbert, Elise Lucet, Etienne Mougeotte, David Pujadas, Audrey Pulvar, Bernard Tapie, Charles Villeneuve... Image Gonzalo Arijon, Olivier Azam, Eric Biesse, Pascal Boucher, Gilles Bour, Pierre Carles, Damien Doignot, Fabrice Ferrari, Anne Fribourg, Philippe Lespinasse, Eric et George M., Igor Ochrowicz, Boris Perrin, Ludovic Raynaud, Véronique Rossignol, Jean-Marc S. – Montage Bernard Sasia, Matthieu Parmentier – Son Marie-Pierre Thomat, Jean-Baptiste Haehl, David Rit – Mixage Armelle Mahé – Etalonnage Pascal Blondela – Une coproduction C-P Productions, Les mutins de Pangée, Touscoprod – En association avec Elisabeth Beldame – Avec le soutien de la région Ile-de-France et de la région Languedoc-Roussillon en partenariat avec le CNC – Avec le soutien de la Procirep et de l'Angoa-Agicoa – Une distribution Shellac

Retrouvez toute l'actualité de *Fin de concession* et réagissez sur www.findeconcession-lefilm.com

«JAMAIS ON N’OSE PLACER DE CAMÉRAS CACHÉES CHEZ LES PUISSANTS»

Le taulier a bien voulu faire un large tour d’horizon sur son travail, sa vie, son œuvre. Bavard, disert, intarissable, tel est Pierre Carles. Avec lui, mieux vaut avoir les poches pleines de questions et de quoi lui couper la chique !

Ton film commence et s’achève sur l’évocation d’un club politico-médiatique, Le Siècle, présenté comme un lieu de pouvoir. Mais ne s’agit-il pas plutôt d’un leurre destiné à camoufler le fait que cette élite n’a plus tout à fait le pouvoir qu’elle prétend détenir ?

C’est un vrai problème. J’y pensais ce matin en lisant dans les journaux que Xavier Durringer préparait un film critique sur l’élection de Nicolas Sarkozy. Mon hypothèse, dans *Fin de concession*, c’est qu’il ne peut y avoir de film critique sur les hommes de pouvoir lorsque ceux-ci sont encore aux commandes. C’est la question que je pose aux responsables de l’information croisés au cours du tournage : pourquoi la télévision ne diffuse-t-elle jamais de portrait critique ou non-autorisé d’un Président de la république en exercice ? Je leur demande aussi pourquoi aucun documentaire n’a jamais été consacré au groupe Bouygues-TF1 ou à ses relations avec Sarkozy. À mon avis, si on ne peut produire ce genre de films, c’est parce que l’on touche à des intérêts politico-économiques immédiats et non à des affaires passées. On me rétorquera que le film de Durringer se prépare alors que Sarkozy est encore au pouvoir. Mais n’est-ce pas plutôt un indice que le pouvoir politique a perdu de sa superbe ? Le fait que l’on puisse enfin s’autoriser ce genre d’audaces ne prouve-t-il pas que le pouvoir s’est déplacé de la sphère politique vers la sphère économique ? Concernant le dîner du Siècle, je ne sais pas. C’est peut-être la survivance d’un pouvoir qui n’a pas totalement disparu...

C’est une franc-maçonnerie très voyante, peut-être trop ?

Tu as raison : normalement, le vrai pouvoir reste caché. La grande bourgeoisie ne s’affiche jamais en public. Cela étant, la médiatisation du Siècle est encore récente. Il y a vingt ans, j’avais tenté déjà de débusquer les membres de ce club lorsque je tournais un documentaire animalier sur la vie des élites : à l’époque, le simple fait de filmer ces gens-là au moment où ils arrivaient place de la Concorde déclenchait automatiquement l’intervention des flics. Autant dire que le Siècle, qui se réunit pour dîner tous les quatrièmes mercredi du mois, ne souhaitait guère se mettre en lumière. C’est un problème sur lequel on bute quand on veut filmer le pouvoir : savoir où il est, localiser les lieux où il se concentre. Reste que les responsables de l’information, même s’ils ne



détiennent pas le pouvoir, en sont à la fois les voisins, les serviteurs et les complices. Et eux, ils sont faciles à identifier. Quand on a mené notre action contre David Pujadas, on ne s’est pas attaqué à un sous-fifre mais à un présentateur vedette du journal télévisé de 20 heures. Son interview de Sarkozy a battu des records en termes de complaisance... Avec lui, au moins, on savait qu’on ne se trompait pas de cible !

Pujadas n’est-il pas un client qui te convient parce qu’il est un journaliste «à l’ancienne», dans la lignée de ceux que tu affrontes depuis Pas vu Pas pris ?

Je crois que la facilité aurait été de s’attaquer à Jean-Pierre Pernaut, clairement identifié comme un suppôt du pouvoir, avec ses prises de position primaires contre les grévistes. Un journaliste comme Pujadas en revanche n’est pas perçu par

le public comme un militant néo-libéral : plein de gens pensent qu’il fait correctement et honnêtement son boulot. Le pouvoir qu’il exerce ne consiste pas à dire aux téléspectateurs ce qu’ils doivent penser, mais à orienter leur perception du monde, par exemple en minimisant l’existence des conflits sociaux par une importance excessive accordée aux informations institutionnelles, aux résultats sportifs, aux faits divers, au «people»... Il ne cire pas ouvertement les pompes des dominants, mais écarte ou minore les informations susceptibles de les mettre dans l’embarras, comme la hausse des inégalités entre riches et pauvres, ou la misère économique, relationnelle et intellectuelle à laquelle le pouvoir condamne les sans-grades. C’est en ce sens qu’il détient une lourde responsabilité : non pas en télécommandant les gens, mais en occupant le terrain par des sujets futiles et en nous imposant un vocabulaire partisan. Comme l’expression «bouclier fiscal», par exemple, qui évoque l’idée d’une protection contre une attaque, alors qu’elle désigne un cadeau fiscal fait aux riches. En légitimant cette formule de propagande, on contribue à mettre dans la tête des téléspectateurs que les plus fortunés

«Les responsables de l’information, même s’ils ne détiennent pas le pouvoir, en sont à la fois les voisins, les serviteurs et les complices. Et eux, ils sont faciles à identifier.»

ne sont pas des agresseurs mais les victimes d’une agression ! C’est le monde à l’envers. Voilà de quoi sont responsables Pujadas et ses petits camarades.

Mais les gens souhaitent-ils vraiment qu’on leur parle d’autre chose ?

Dire que les gens réclament un autre type d’informations sous-entend qu’ils disposent au préalable d’une certaine indépendance d’esprit. Dans *Pas vu Pas pris*, François-Henri de Virieu affirmait à propos de la séquence montrant les liens de connivence entre le ministre François Léotard et le numéro deux de TF1, Étienne Mougeotte : «Les gens n’ont pas envie de voir ça.» C’était dit en toute sincérité, sans cynisme. Effectivement, si on habitude les téléspectateurs à toujours consommer les mêmes propos et les mêmes images, si on ne leur permet pas d’imaginer qu’il existe d’autres manières de décrire le monde, ils ne vont pas spontanément réclamer des choses qu’ils ne voient jamais. La demande d’une information différente passe aussi par une forme d’éducation.

C’est cela ton souhait, éduquer le spectateur ?

Si mon travail présente un intérêt, c’est de permettre aux spectateurs d’entendre un autre son de cloche que celui qu’ils reçoivent habituellement. Il ne s’agit pas d’«éduquer le spectateur», mais de le dérouter, de le bousculer et même de l’énervier parfois. Ne surtout pas le caresser dans le sens du poil.

Tu veux changer son regard ou simplement lui présenter un témoignage ?

J’ai sûrement la prétention, en tant que réalisateur, de changer la vie du spectateur en mettant en cause certains déterminismes sociaux. À l’issue des projections d’*Attention, danger travail*, nombre de gens sont venus nous dire : «je croyais que la seule vie possible était celle que je menais jusque-là, que je passerais pour un fou en pensant autrement, merci de m’avoir ouvert les yeux.» Pourtant ce film ne leur disait pas comment se comporter. Il leur a plutôt ouvert «l’espace des possibles» – même si je n’aime pas cette expression un peu pompeuse – en montrant que le rapport au travail qui monopolise une grande partie de nos existences pouvait se concevoir autrement.

«Les médias mentent» : ce slogan, issu du Plan B, que l’on voit apparaître dans Fin de concession, n’est-il pas une tautologie ? Combattre les médias fait perdre beaucoup d’énergie pour un résultat incertain...

Le boulot du *Plan B*, ex-*PLPL*, dépasse ce simple slogan. Il consistait surtout à expliquer comment les grands médias désinforment et manipulent l’opinion. C’est sûr, il faut beaucoup d’énergie pour un tel combat. C’est le danger avec un moulin à vent comme BHL : il ne cesse de sortir des livres et d’asséner des prêches qui nécessitent de le contrer en permanence. À se demander si ce ne sont pas des os à ronger lancés par le système, des mulettes de toreros sur lesquelles on fonce tête baissée. Sarkozy fait la même chose avec sa politique répressive et sécuritaire : tout le monde se focalise là-dessus et pendant ce temps-là on ne s’occupe pas du reste.

À quoi ressemblerait un journal télévisé produit par Pierre Carles ?

D’abord, on supprimerait toute parole institutionnelle, tout effet d’annonce, toute information liée à un

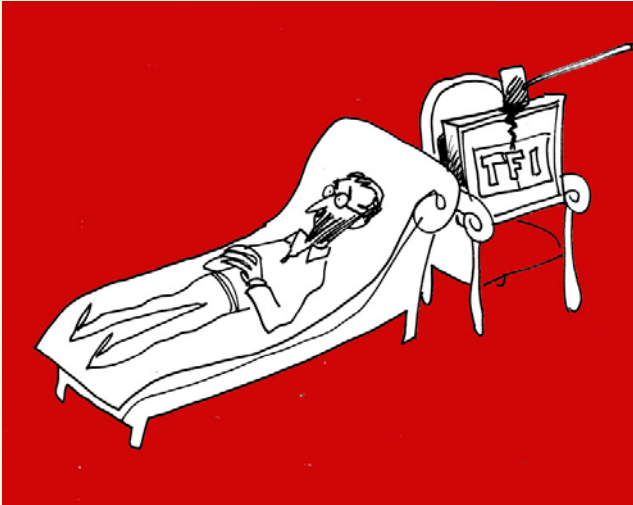
agenda politique, économique, etc. Ainsi on économiserait déjà 90% du JT actuel. Fini, le monopole des professionnels de la parole. On réhabiliterait l’enquête, on irait sur le terrain voir ce qui se passe chez les pauvres, on donnerait peut-être des caméras et des bancs de montage à des ouvriers, à des employés, à des chômeurs, comme à l’époque des groupes Medvekiné. Et puis on infiltrerait les dominants avec des caméras cachées. Jamais on n’ose placer de caméras cachées chez une Bettencourt, un Woerth ou un délinquant financier, alors qu’on les utilise en abondance pour filmer les trafics des petits dealers. Pourquoi cette inégalité de traitement ?

On mettrait fin aussi aux cadences actuelles qui imposent aux journalistes de bâcler leur sujet en une journée. Cela suppose évidemment de changer la donne économique : il faudrait consacrer au JT les moyens de la fiction, afin de permettre des enquêtes sur le long terme, sans obligation immédiate de résultat. On cesserait par ailleurs d’appréhender la société par le seul biais de l’individu : la figure du «self made man», du héros entrepreneur ou du sauveur providentiel ont contaminé les JT et les magazines d’information, avec le message implicite que la collectivité n’a pas d’importance, que l’individu existe en dehors d’elle, qu’il s’est forgé tout seul. Car c’est ça, l’idéologie de l’information télévisée, sa propagande. Enfin, dernière mesure : envoyer la plupart des journalistes et des responsables de l’information en camp de rééducation ou de décervelage !

Est-ce que tu espères encore changer le monde ?

Disons que j’éprouve le besoin de fabriquer des propositions inattendues pour certains spectateurs, de faire naître des idées qui ne leur étaient pas venues à l’esprit. C’est une prétention que je revendique, c’est certain. Maintenant, il y a différentes manières de s’y prendre. En tant que réalisateur, j’ai le souci d’éviter la démarche autoritaire qui consiste à prendre le spectateur par la main et à lui imposer un point de vue, même si j’ai parfois cette tentation. Bien sûr, tu fais part de tes goûts au spectateur, tu as envie de lui faire partager tes découvertes, ton intérêt pour des pratiques, des démarches ou des personnes que tu juges importantes. Tu lui désignes aussi les individus

ABÉCÉDAIRE



À COMME ARCHIVES (AUDIOVISUELLES)

Il fut un temps où être traité d’archiviste était une insulte et la fonction rimait avec placard poussiéreux. Et puis vint Michel Foucault qui montra combien les archives étaient nécessaires pour étudier les dispositifs de pouvoir, combien l’archiviste était central pour savoir où était le pouvoir. Pour l’audiovisuel, Pierre Carles a été le premier à prouver que les archives précèdent le sujet et non le contraire. Elles ne servent pas à illustrer un sujet, elles sont le sujet. Elles disent, elles ne servent pas à dire.

Et dans son grand sac d’archives, tournées ou piratées par lui et ses amis, l’image d’un Chirac jeune loup dans un train pour la Corrèze, d’un Rocard badinant avec les dignitaires du Medef font sens.

Mais «attention, l’image peut-être manipulée !» hurlent toutes les bonnes consciences journalistiques en brandissant, bien sûr, une photo d’un comité central après une purge. L’image, certes, mais pas l’archive. Qui pourrait avoir l’idée de reconstituer un vieux 20 heures de TF1 dans lequel un Nicolas Sarkozy venait doucereusement à la rescousse des intérêts de la maison Bouygues ?

Ce qu’on reproche à Pierre Carles, c’est une chose plus grave : il a de la mémoire. Et pas qu’un peu ! On sera sans concession dans l’affirmation : l’archive dit la vérité. C’est comme ça et pas autrement.

B COMME BOURDIEU (PIERRE)

Encore une fois, Pierre Bourdieu vient faire un petit coucou post-mortem dans *Fin de concession*. Piqûre de rappel de La Sociologie est un sport de combat, où l’on voyait le philosophe aux prises avec les mêmes médiatiques teigneux que l’on découvre ici vieillissants, sa présence fait regretter son absence. Facétieux, Carles et ses camarades qui lançaient alors *PLPL* à Millau lui font vendre leur petit canard assénant «les médias mentent». En vendeur à la criée, le sociologue avait quand même plus de légitimité qu’un Sartre vendant la Cause du peuple à Billancourt. N’avait-il pas écrit un *Sur la télévision*, sous-titré *L’emprise du journalisme* ? Ouvrage qui lui vaudra, parmi d’autres, l’ire d’une anguille, selon l’expression carlienne. Une anguille que l’on voit dans ses basses œuvres dans *Enfin pris* ? et qui se fendit d’un opuscule haineux contre un penseur osant critiquer les médias.

Mais l’essentiel est ailleurs que *Schneidermann* : voir *Fin de concession* ça n’empêche pas de lire et relire Bourdieu. Bien au contraire, c’est une bonne préparation pour sa pensée radicale.

C COMME CARLOS PEDRO

Personnage énigmatique qui apparaît et disparaît comme il est venu dans Fin de concession. Les plus attentifs lui trouveront des ressemblances frappantes avec l'auteur du film. Les plus inquiets sombreront dans une perplexité neurasthénique en osant poser LA question qu'il faut se poser : « Dans quel sens, ça marche : Carlos Pedro ou Pedro Carlos ? » Les plus déstabilisés se demanderont s'il est ou non Uruguayen. Quelques-uns, enfin, féliciteront Charles Villeneuve pour sa sagacité, fruit d'une longue pratique des enquêtes floutées, puisqu'il sera le seul, au bout du compte, à démasquer la supercherie. Et puis, grâce à lui, la justice est en marche et ce Pedro ou ce Carlos n'y coupera pas !

D COMME DÉBAT PRÉSIDENTIEL DE 1988

Si vous n'avez pas tout pigé dans le film en voyant cette scène, rassurez-vous, vous êtes dans la situation de quelques dizaines de millions de téléspectateurs qui, en 1988, virent s'affronter Jacques Chirac et François Mitterrand pour le poste de Président de la république de la cinquième puissance mondiale. Car, qui pouvait imaginer en France et dans les autres pays où l'on pratiquait ce genre de shows politiques, que la petite dame qui faisait fonction d'arbitre ce jour-là, avait été très proche des deux brasseurs de vent. Les quelques secondes retenues par Pierre Carles expliquent peut-être plus qu'un long discours que la connivence entre journalistes et politiques est un lien intime. Seul Élie Vanier, l'autre arbitre du débat, n'en est toujours pas persuadé. Tiens, au fait, qu'est-il devenu ?

E COMME ENNEMI DE L'INTÉRIEUR

Aux temps de sa jeunesse enflammée, Pierre Carles pensait qu'on pouvait subvertir les médias de l'intérieur en pratiquant le vieux truc de l'entrisme. Témoin de cette époque : les passages du film où Pierre officie cathodiquement à TFI, Antenne 2 et Canal. Rien que ça ! Évidemment, les tenues colorées, disons chatoyantes, qu'il arborait en faisant un ennemi de l'intérieur très voyant. Trop voyant, un peu comme si, aujourd'hui, il jouait aux ennemis de l'extérieur en costume trois pièces. Remarquez, à ce moment-là, il pourrait faire partie des Yes Men...

Traumatisé sans doute par ce passé obscur, il a, depuis, mis un point d'honneur à développer un concept tout personnel : le sortisme. Comme on peut le vérifier dans Fin de concession, c'est à Jouy-en-Josas, sur le campus de l'université d'été du Medef, qu'il a théorisé le sortisme en y subissant ses plus beaux éjectages en atteignant son but : rendre moins tranquilles les buffets campagnards des capitalistes aux pull-overs sur les épaules.

F COMME FIN DE CONCESSION

Le 4 avril 1987, la Commission nationale de la communication et de la liberté (CNCL) a accordé à Francis Bouygues une concession de dix ans sur la première chaîne de télévision française. Le 16 avril 1987, le brave maçon signe un chèque de 3 milliards de francs pour obtenir 50% du capital de TFI. Les 50% restants font l'objet d'une offre publique d'achat et l'action est cotée sur le second marché le 24 juillet 1997, avant que le titre rejoigne le CAC 40 le 10 mai 2000. Le 26 février 1996, le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel a reconduit la concession jusqu'en 2002, les yeux fermés ou tout



que tu considères comme des ennemis à combattre. Mais est-ce que tu laisses au spectateur une certaine liberté pour se forger sa propre opinion, pour bâtir son point de vue à partir des éléments que tu as mis à sa disposition, ou est-ce que tu lui assènes une leçon ? Je pense qu'il y a une manière non autoritaire, liber-

contiennent pas de message didactique, cependant ils donnent aux spectateurs quelques outils pour, j'espère, ne pas rester passifs. Les réflexions ou les expériences présentes dans mes films invitent les gens à considérer qu'il est possible de faire moins de compromis, d'être plus radical et de dépasser certaines limites.

«Quand on a remis à Pujadas une Laisse d'or pour il a balayé ça de la main. Mais quand il a bien matériel, sa monture, on a senti qu'il était

taire, d'intervenir sur le regard du spectateur. C'est en tout cas celle que j'essaie de pratiquer.

Tu évoques le mot «libertaire». Faut-il y voir une volonté de mettre à bas le monde que tu décris ?

Je pense qu'à travers mes films s'exprime une volonté claire d'engagement, un désir de changer le monde, d'opérer des révolutions. Pour autant, je ne le clame pas haut et fort, car je me méfie un peu de ceux qui, jusqu'à présent, ont voulu changer le monde de manière radicale...

Si on veut changer le monde, on ne peut pas tergiverser : faut y aller !

Il faut y aller, mais aussi faire gaffe, ne pas se montrer irresponsable comme certains types qui disent «foutons tous en l'air» en laissant les autres partir au casse-pipe à leur place. On en a vu, de ces «révolutionnaires de salon»... Si ta parole a un certain poids, il faut veiller à ne pas générer des formes de contre-pouvoir qui ressembleraient à celles du pouvoir que tu attaques. Les frontières entre pouvoir et contre-pouvoir ne sont pas toujours clairement tracées.

Tu ne veux pas être un maître-penseur...

La tentation existe, parce que c'est gratifiant de l'entendre dire «dis-moi ce qu'il faut faire, dis-moi comment agir». C'est une responsabilité que je ne souhaite pas assumer. C'est pour cette raison peut-être que mes films, à un moment donné, basculent toujours dans une forme de dérision et qu'ils ne se terminent jamais par un mot d'ordre du genre «voilà la voie à suivre et en avant ! » Mes films ne

Est-ce que tu pourras encore réaliser un autre film sur les médias dans dix ans ?

Ce qui est en train de se mettre en place autour du téléphone portable, des jeux vidéo et d'internet, avec l'état de dépendance que cette industrie génère chez le consommateur, constitue une entreprise d'occupation des esprits à côté de laquelle la télévision à l'ancienne est de la rigolade. Il ne s'agit même plus de relayer le point de vue des dominants, comme le fait encore aujourd'hui la télévision, mais d'anesthésier le public en lui disant : n'y pense même pas, avale de la musique au mètre et de l'image à la chaîne... À mon avis, la critique de l'information telle que nous l'entendons aujourd'hui sera totalement caduque dans dix ou quinze ans. Ce qu'il nous faudra critiquer, demain, c'est la société de la dépendance, celle qui nous rend accro à des jouets superflus pour mieux nous empêcher de réfléchir par nous-mêmes. C'est là où réside notre faiblesse : le capitalisme, lui, sait créer des utopies. L'i-phone, qu'on le veuille ou non, est une utopie, la promesse d'un monde meilleur où tous les services et les plaisirs seront à portée de main, sans effort, quasi-gratuitement. Un monde meilleur synonyme de sang et de larmes pour la majorité de la population mondiale... Mais nous, qui ne croyons pas en ces utopies bidon, nous ne parvenons pas à fabriquer les nôtres. Nous sommes incapables de contrecarrer le capitalisme avec une contre-utopie supérieure à celle qui nous submerge.

La seule option offensive résiderait-elle alors dans le «terrorisme symbolique» ?

Il ne peut qu'y avoir affrontement avec ce monde-là. Il

me paraît illusoire de penser qu'on puisse construire un monde nouveau, comme si le monde existant n'allait pas nous rappeler à l'ordre. C'est la question de l'hégémonie, qui apparaît dans Volem rien foutre al país. On y raconte l'histoire d'une guerre entre des gens de type Medef qui entendent imposer leur modèle de société à la population entière et des réfractaires à cette domination qui pourtant ne cherchent pas, eux, à imposer leur contre-modèle. Les uns veulent l'hégémonie, les autres non. C'est un combat trop inégal. Impossible de créer ton monde à part, à côté, sans que les dominants ne s'occupent de toi.

Que faire alors : résister ou détruire ?

D'abord, ne pas se résigner. Ne pas jouer les désabusés en répétant qu'on a tout essayé, qu'il n'y a plus rien à faire. Continuer de tâtonner, d'inventer de nouvelles formes d'action contre le pouvoir, de ne pas se résigner, c'est aujourd'hui déjà une victoire.

Mais ça prend du temps, de l'énergie...

On y prend aussi du plaisir. Je ne crois pas au sacrifice, au dévouement. C'est du pipeau ! Il y a un plaisir énorme à inventer des actions qui exaspèrent les puissants, qui les font sortir de leurs gonds, qui les mettent à nu.

Tu penses que la piqûre de l'insecte suffit ?

Si les piqûres se comptent par milliers, elles peuvent faire mal, peut-être même provoquer une allergie. Au moins les insectes se feront-ils plaisir.

Chez toi, ce plaisir est-il toujours aussi intense qu'à tes débuts ?

Il ne faiblit pas ! Avec les amis qui participent à nos actions, nos conneries, nos films, on s'amuse énormément. Ce n'est pas un hasard s'il se trouve toujours de

signifier qu'il était un toutou du pouvoir, vu que, dans le même temps, on s'en prenait à un vraiment choqué : “Non ! Pas le scooter !”»

vieux compagnons de route prêts à me suivre, vingt-cinq ans plus tard, comme Philippe Lespinasse lors du tournage de la séquence avec Pujadas, ou encore Bernard Sasia, Gilles Bour ou Fabrice Ferrari, déjà monteurs de Pas vu Pas pris il y a quinze ans. Il y a là-dedans quelque chose de très gamin, de très gratuit. Le plaisir de jouer, d'énervner ceux qui se prennent au sérieux... Même des jeunes nous rejoignent sur ces coups-là. Tout ça fait qu'on n'a pas envie de s'arrêter !



Les émissions de fausse critique des médias, de Schneidermann à Morandini, n'ont-elles pas pollué ton travail ?

Difficile de contrer ces imposteurs, parce qu'ils réajustent en permanence leur discours. Aujourd'hui, Schneidermann passerait presque pour un dangereux gauchiste. C'est pourtant lui, comme on le voit dans Enfin pris ?, qui cirait les pompes du PDG de Vivendi, Jean-Marie Messier, ou des patrons de chaînes privées et publiques à l'époque où il travaillait à la télé. Ce sont des gens qui se déplacent sans cesse, qui adaptent leur discours à leurs intérêts du moment. Quelques spectateurs me disent que Schneidermann et moi faisons le même travail, que nous œuvrons dans la même direction : pour moi, c'est une insulte. Changer le monde, il s'en moque. Ce monde-là lui convient parfaitement.

Pourquoi ne pas les ignorer ?

Parce qu'ils occupent le terrain. Parce qu'ils font malgré tout illusion auprès d'un grand nombre de spectateurs. Il faut sans cesse le redire : attention, vous pensez que ces gens-là sont des rebelles, mais non ! En réalité, ils ne s'attaquent qu'à des cibles périmées. On doit rappeler encore et encore ce que disait Bourdieu : contrairement à ce que l'on veut nous faire croire, les choses changent très peu. La plupart du temps, elles se déplacent seulement.

Les médias ne t'ignorent pas complètement. Comment réagis-tu à leurs sollicitations ?

Les rares invitations qu'on me propose restent cantonnées à des formats très courts, où je ne pourrais m'exprimer que quelques minutes à peine, voire quelques secondes. Je ne rentre pas dans ce jeu-là. Si ton point de vue est minoritaire, tu as perdu d'avance. Je n'accepte d'y aller que lorsqu'on me donne le temps nécessaire d'exposer mon point de vue ou quand

du moins mi-clos, puisqu'il ne s'est pas amusé à comparer les promesses faites aux programmes réalisés. Le 8 octobre 2001, TFI et le CSA, copains comme cochons, ont signé une nouvelle convention destinée à régir pour une nouvelle période de cinq ans, à compter du 1^{er} juin 2002, les obligations de la chaîne ou dix ans si TFI figure parmi les chaînes diffusées en numérique hertzien. On est dans la quasi tacite reconduction. Les petits doigts bien informés voient d'ici 2012 d'autres bonnes nouvelles pour TFI. Allez, on se risque : la concession accordée sent l'éternité. C'est la fin de l'idée d'une fin de concession possible pour Martin Bouygues. À moins que...



G COMME GONZALEZ (ANNIE)

Productrice de tous les films de Pierre Carles, Annie Gonzalez, au plus fort de ses angoisses, rêve secrètement de produire un cinéaste comme les autres et de répondre aux clichés de sa fonction. Mais chaque jour de tournage lui prouve le contraire : pendant que son cinéaste-des-grands-chemins bouscule sans cesse un plan de travail qui n'existe pas, elle n'est pas sous la pression des télé qui tiennent d'ordinaire les rênes du cinéma français et s'amuse avec un producteur indépendant comme un chat avec une souris. Elle sait que cette indépendance lui coûte cher car aucune des bobines des cinq films de Pierre produits par C-P Productions n'a eu les honneurs télévisuels. Ce n'est pas avec le sixième Fin de concession que les choses paraissent s'arranger. D'autant que cette fois, la voilà en train de jouer son propre rôle devant la caméra. Enfin, son propre rôle, elle n'en est plus si sûre : car le cinéaste en plein désarroi qu'elle a, un moment, devant elle, est-il vraiment Pierre Carles ou plus exactement un personnage de cinéaste en plein désarroi joué par Pierre Carles ? En tout cas, mise en abyme ou pas, elle s'applique à être sereinement la productrice angoissée qu'elle est. Le secret de son naturel : la confiance en Pierre, car elle sait qu'au bout des comptes et des mécomptes, le film existera bel et bien.

H COMME HALLIER (JEAN-EDERN)

Encore une fois, les jeunots découvriront avec stupeur ce personnage malheureusement improbable aujourd'hui. Pensez ! Un écrivain complètement incontrôlable qui se jette à corps perdu dans l'agitation multidimensionnelle avec une revue mythique, L'Idiot international qui, plus tard, deviendra L'Idiot et croulera sous les procès ruineux pour avoir dénoncé la malhonnêteté de Bernard Tapie ! Auteur de pamphlets contre deux

présidents de la république, inventeur avec Philippe Sollers de la GSI (gestion des surfaces imprimées) dont BHL fera son fromage, ce Breton un moment milliardaire aura l'idée chateaubrianesque de se présenter aux premières élections européennes en 1979. Sa liste Régions Europe Bretagne n'aura pour existence qu'une poignée de minutes de délire édérnhallien pendant la campagne électorale télévisuelle. C'est cet instant historique que Pierre a exhumé pour Fin de concession : on y voit quelqu'un qui a la langue bien pendue débiter, à la vitesse des quelques secondes dont il dispose, les grands journalistes du giscardisme pourrissant. En cinquante ans de télé française, ces éphémères secondes restent les seules pendant lesquelles un trublion se sera permis de châtier par le verbe les laquais médiatiques d'un pouvoir en place. Que la mémoire de Jean-Edern demeure éternellement pour ce miracle absolu !



I COMME IMPOSTURE

Si Pierre a longtemps pratiqué l'imposture, ce n'est pas pour amuser la galerie avec des canulars médiatiques. Non, pour lui, une imposture sert surtout à dénoncer les imposteurs. L'idée peut sembler folle et tordue, pourtant elle est limpide : c'est en mentant à des menteurs que ceux-ci finiront par dire la vérité. Si le dispositif échoue, ce n'est pas grave : le simple fait de les avoir mis potentiellement en fâcheuse posture révélera enfin au public leur vraie nature d'imposteurs. Mais, attention : danger ! L'imposture est une drogue, et ce n'est pas un hasard si Pierre comprend qu'il en est accro à Medellin, en Colombie, et qu'il décide de s'en guérir. Fin de concession est finalement aussi le récit d'une addiction mal connue et de la décision courageuse d'un grand malade de sans sortir en cherchant désormais la vérité sans le plaisir trouble du faux-nez.

J COMME JOURNALISTES EN COLÈRE

S'il est une date à retenir en 2010, c'est bien celle du 9 février. Ce jour-là, les chanceux qui ont eu l'idée de perdre leur soirée devant Arte ont pu voir une rareté sur un petit écran : une émission télé immédiatement culte. En effet, huit journalistes, presque tous en possession de la mythique **Laisse d'or**, huit journalistes bien gras comme des notaires de l'audiovisuel, presque tous cumulards, presque tous renvoyeurs d'ascenseur pour les beaux livres super-extras qu'ils écrivent ou font écrire, jouaient douze hommes en colère à sept et avec Arlette Chabot en paquet-cadeau. Rarement autant de propos oiseux étaient sortis de bouches pourtant habituées à dire n'importe quoi. On les aurait dit rebelles et vindicatifs comme leurs



Gonzalez, ma productrice, nous n'avons jamais refusé que nos films passent à la télé, à condition toutefois que ce soit dans leur intégralité, pas sous forme d'extraits ou de bande-annonce. Mes films sont relativement grand public. Il n'y a pas de raison qu'Arte, que France Télévisions ou que Canal Plus ne les diffusent pas. Pour des films qui obtiennent un nombre d'entrées honorable en salle, c'est une anomalie commerciale qu'ils restent invisibles à la télévision. J'ai sans doute battu un record : celui du réalisateur français ayant tourné le plus de long-métrages – sept ! – dont aucun n'est passé sur une chaîne française. Même la chaîne Planète, pourtant consacrée au documentaire, ne veut pas en entendre parler. Mais je ne m'en plains pas. C'est finalement assez rassurant de constater que ces films font encore peur aux responsables de la télévision.

Toujours la même histoire de connivence entre gens des médias ?
Même pas, puisque mes films ne traitent pas tous du fonctionnement des médias. Je crois que c'est ma

jamais la parole à ces gens-là pour contrebalancer un point de vue qui leur serait défavorable. On me dit souvent que ce n'est pas démocratique... Dans la mesure où mes films échappent à son contrôle, et qu'ils ne répondent pas non plus à ses normes de fabrication, il est assez logique que la télévision n'en veuille pas. L'ennui, pour elle, c'est que ce sont des films qui font pas mal d'entrées en salles et circulent énormément sur internet. Or, pour un directeur de chaîne, rien n'est plus incohérent que de refuser un film doté d'une certain potentiel commercial. Contrairement à ce qui se dit, la télévision capitaliste n'est donc pas toujours disposée à vendre la corde avec laquelle elle va se faire pendre.

On le voit dans le film, tu as participé à des émissions grand public comme Ciel mon mardi. Est-ce que ce n'était pas une chance qu'on te vire à chaque fois aussi rapidement ?
Pour des raisons qui ne sont pas toujours très claires, j'ai adopté un comportement suicidaire avec les animateurs de ces émissions. Je pensais pouvoir y

« Désacraliser le tournage, assumer ses faiblesses, admettre certaines de ses contradictions, c'est peut-être ce qui fait aussi la force du film. »

manière de faire les choses qui leur déplait. Je me fixe peu de limites et ce n'est pas de leur goût. Ils me reprochent aussi de ne pas respecter les « règles d'équilibre ». Selon eux, tenir un propos polémique impose de donner la parole à l'adversaire. Par exemple, quand on présente Philippe Val pour ce qu'il est dans Choron, dernière, on devrait inviter un de ses protégés à venir nous expliquer que c'est un type formidable.

On n'a donc pas le droit d'être de mauvaise foi à la télé ?
On n'a pas le droit d'être « déséquilibré », au sens où ils entendent l'équilibre. Cela gêne leur conception du débat démocratique, qui ne tient pas compte des rapports de force, du fait que certains points de vue sont hégémoniques et d'autres non. Je revendique aussi le droit de ne pas respecter le droit à l'image des personnalités publiques, de pouvoir les montrer sous un angle défavorable, parce que j'estime qu'elles ont la possibilité de se défendre par ailleurs, qu'elles disposent pour cela de moyens disproportionnés au regard des miens. Je considère qu'elles n'ont pas à polluer mon film de leur propagande. De fait, je ne donne

quitté le terrain de la critique des médias pendant un certain temps. Lorsqu'on te colle une étiquette, tu cours le risque de devenir un produit.

Le problème, aussi, c'est de ne pas taper toujours sur les mêmes cibles...
En même temps, l'acharnement, l'obstination, pour moi, ce sont des valeurs positives. Une des plus belles actions des entarteurs, c'est la systématisation de l'entartage de BHL, jusqu'à six, sept, huit fois, sans relâche. Jusqu'à ce qu'il cesse de nous pomper l'air.

Mais il faut du renouvellement dans l'acharnement !
Oui, et ce n'est pas facile. Il faut être constamment rusé, intelligent, malin... Il faut sans cesse inventer de nouveaux dispositifs.

Des dispositifs parfois foireux !
Oui, ils le sont souvent... Mais parfois aussi ils marchent. Là, on n'est pas dans la routine, on part toujours à l'aventure. Par exemple, j'étais assez content de l'histoire du scooter de Pujadas. C'est peut-être dérisoire, mais c'est aussi profondément irritant pour lui. Quand on lui a remis une Laisse d'or pour signifier qu'il était un toutou du pouvoir, il a balayé ça de la main. Mais quand il a vu que dans le même temps on s'en prenait à un bien matériel, sa monture, on a senti qu'il était vraiment choqué : « Non ! Pas le scooter ! » Ce qui est drôle, c'est que nous l'avons mis dans la situation de ne pas pouvoir porter plainte, tellement il se serait trouvé ridicule d'aller au commissariat en pleurant : « Ils ont doré mon scooter parce qu'ils me considèrent comme un laquais du pouvoir et que je dois par conséquent rouler dans un carrosse d'or. » Imagine un peu la tête des flics... On l'avait calculé, ça. Pour moi, il s'agit vraiment d'une action d'un type nouveau. Mais elle reste à perfectionner, à systématiser...

Tu veux la renouveler ?
Pas forcément la refaire à l'identique, mais je pense qu'on a ouvert une piste. Aux spectateurs de s'en emparer, on n'est pas propriétaire de l'idée. J'espère que le film inclinera les spectateurs qui n'ont pas d'a

INTERVIEW DE PIERRE CARLES

priori négatif à l'égard de Pujadas de le voir autrement et de se méfier de ce genre de personnage apparemment inoffensif.

Dans le film, tu donnes l'impression d'être moins solitaire que dans les précédents, de te situer davantage dans une logique collective.
C'est un peu la morale du film, qui apparaît dans la dernière séquence : le salut ne viendra que du collectif. Dans mes derniers films, *Enfin pris* ? notamment, je suivais une logique individualiste, solitaire, façon « poor lonesome cowboy ». Depuis, j'ai pris conscience des limites de cette démarche et qu'il fallait en revenir à un mouvement collectif.

Un collectif qui n'est encore qu'une addition de solitaires...
Une addition de « franc-tireurs solitaires », disons. Des vieux compagnons comme Michel Fiszbin ou Olivier Cyran agissent seuls ou parfois en meute, ça dépend. C'est un collectif très hétéroclite. Il y a un côté Pieds Nickelés, mais ce n'est pas un problème, au contraire : cela n'empêche pas d'inventer des choses et de s'amuser. Même si l'efficacité n'est pas toujours au rendez vous, notre démarche suscite le désir de s'associer, je crois, sans pour autant faire l'apologie d'une action collective super-structurée. Dans *Fin de concession*, on a également voulu mettre en avant quelques faiblesses du « Carles-critique-des-médias » qui, confronté à certains discours flatteurs ou à des journalistes de sexe féminin, a tendance à perdre ses moyens. Désacraliser le tournage, assumer ses faiblesses, admettre certaines de ses contradictions, c'est peut-être ce qui fait aussi la force du film. Le récit rattrape le présent, il intègre des développements très récents, mais c'est un film trop frais pour déduire vers où on va aller... Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas fini. Pour reprendre le slogan scandé à la fin du film devant le dîner du Siècle : « Nous ne vous oublierons jamais. » Ce n'est pas une menace, juste une promesse !

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PERSON
LE 26 AOÛT 2010 À PARIS



pigistes sous-payés le jour où ceux-ci se décideront à les pendre. On comprend pourquoi l'ami Pierre Carles, attiré par les vieilles connaissances du groupe (Val, Elkabbach, Giesbert, Plenel, Chabot) et impressionnés par l'inconscience des petits nouveaux (le cher Pujadas, et Fottorino, écrivain de plus en plus génial depuis qu'il est de plus en plus directeur du Monde) y trouva le déclic dont il avait besoin pour reprendre le combat. Merci Arte pour ce film de Denis Jeambar (tiens, tiens !) Prions pour que cette belle chaîne passe et repasse ce document culte, car, n'en doutons pas, à chaque diffusion, les plumes et le goudron se rapprocheront davantage de l'épiderme de nos huit colériques.

K COMME KAMIKAZE

Il est tentant de traiter Pierre Carles de kamikaze d'autant que lui-même reproche parfois aux journalistes médiatiques de « ne pas être des kamikazes ». Quest-ce qu'un kamikaze selon Pierre Carles ? C'est sans doute un garçon qui travaille à Ciel mon mardi et qui décortique habilement les images d'une autre émission de TFI, au mépris de la règle quasi universelle de « l'esprit d'entreprise ». C'est le même homme, quinze ans plus tard, qui annonce au numéro deux du Medef que des ouvriers belges victimes du groupe Renault sont prêts à faire subir à Louis Schweitzer le même sort par balles qu'un de ses prédécesseurs à la tête de la Régie. Georges Besse. L'archive est formelle : la face rougeade de Denis Kessler vire alors au cramoi, version écrivisse ébouillannée, et le kamikaze Pierre Carles n'est pas loin de s'en prendre une. Dont acte : parmi les journalistes, qui mangent deux fois par jour et qui ont gros appétit, qui préfèrent les deux-roues rutilants et les bolides qui en ont quatre, il n'y a aucun kamikaze même pas des quarts d'insolents, voire des dixièmes d'impertinents, pour poser des questions anodines sur des dossiers à peine chauds. Quant à Pierre Carles, son goût des sandwiches, sa propension pour le métro et les nuits chez l'habitant en font effectivement toujours un peu un kamikaze en puissance.

L COMME LAISSE D'OR

Une bonne action en cachant souvent une autre, le bombage du carrosse de David Pujadas aura fait passer inaperçue l'autre excellente nouvelle qui a frappé le grand petit journaliste : l'attribution de la Laisse d'or. Pour un journaliste, cette haute distinction vaut tous les prix Pulitzer et Albert Londres réunis. En effet, elle ne s'adresse qu'aux plus serviles d'une profession dans laquelle la reptation a été élevée au rang d'art majeur. C'est dire si la lutte est rude et si chacun redouble de bassesse pour se placer en pole position afin d'être l'élu du mois choisi par le comité issu du feu bimestriel le **Plan B**. D'ailleurs, des indiscretions rapportaient que Pujadas s'impatiait. Après tant d'efforts, quoi ? Ne pas appartenir à cette franc-maçonnerie de chiens-chiens à son pouvoir ! Envieux, il jalousait tous ceux qui paraient avec cette magnifique récompense : les Philippe Val, les Paul Amar, les Claude Askolovitch, les Marie Drucker, les Plantu, les Jean-Luc Mano... Arrêtons l'énumération, on se croirait au dîner du **Siècle** !

M COMME MONTAGE

Sans être grand clerc, on comprend que le montage est le moment-clé des films de Pierre Carles. Montage qui implique du démontage et du remontage. Travail permanent, travail climatique

aussi : c'est en montant qu'il découvre ce qu'il doit encore filmer ou refilmer, comment son film doit évoluer ou se réformer. Travail ouvert avec une spécificité de Pierre Carles : les projections publiques de films pas encore terminés. Oh ! Il ne s'agit pas d'allercher les aficionados, mais de les faire participer au devenir du film. En écoutant les avis des spectateurs qui sont à la fois bienveillants et critiques, le film repart ou revient, change ou se confirme.

Le montage, c'est aussi le moment où l'archiviste et l'activiste ne font plus qu'un, où l'action et la réflexion s'ajustent, après encore bien des palabres et des tâtonnements pour que ça coulisse au mieux.

On comprend maintenant pourquoi il y a souvent plusieurs monteurs qui interviennent aux côtés de Pierre, d'autant que le film est souvent en construction sur une longue période. On comprend aussi pourquoi Pierre ne partage son bébé qu'avec des experts. Dans Fin de concession, il n'y a qu'un maître d'œuvre principal. Quelqu'un qui était déjà là pour Pas vu Pas pris et qui connaît par cœur le parcours de Pierre. Interrogé sur le film, il a cette belle formule : «La force du film est dans l'hésitation». Bernard Sasia est son nom. Un seul mot : «bravo», et pour la référence : «Merci, Bernard».

COMME NOUS

«Le film est parti d'un "je" pour arriver à un "nous"» explique aussi Bernard Sasia. Rien à rajouter : il faudra toute la densité des 2h10 de Fin de concession, pour que le trublion solitaire analyse le pourquoi de sa soudaine faiblesse et fasse appel à des renforts pour mener ses opérations. D'abord hétéroclite, le collectif est à l'heure de la sortie de Fin de concession en train de devenir un gros «nous» obèse qui devra encore boulotter beaucoup de bonnes volontés pour parvenir à se mesurer quantitativement aux cinq cents membres supposés du «**Siècle**». Il peut le faire si quelques centaines de «nous» parmi vous répondent à son appel.

COMME PLPL ET PLAN B

Pour rédiger cet article le gribouilleur de cet abécédaire aura relu sa collection complète de PLPL et du Plan B, ce qui signifie qu'un texte qui devait lui prendre un certain temps limité lui a coûté deux longues nuits de sa vie. Mon Dieu, qu'est-ce que c'était bien vu, tous leurs machins ! Qu'est-ce qu'ils frappaient lourd et juste, les p'tits cocos ! Ils mordaient et s'enfuyaient, ces Sardons, comme ils s'autoproclamaient dans des pages riches en fiel ! En feuilletant la grosse quarantaine de numéros des deux revues qui ont éclairé les années 2000, il ne pouvait qu'écraser une larmette et mieux saisir pourquoi, dans la baisse de régime du Pierre Carles de Fin de concession, la jetée d'éponge du Plan B comptait pour beaucoup.

En effet, comme il est dit dans Fin de concession, Pierre a cru que cette presse irrévérencieuse, bien informée, fustigeant habilement «les médias qui mentent», tombant à bras raccourcis sur Laurent Mouchard et Edwy le moustachu, allait casser la baraque et éclairer la lanterne du public. Il s'y était investi tellement ! Rien que le titre PLPL (Pour lire pas lu) renvoyait au titre de son film Pas vu Pas pris. L'échec du Plan B, successeur de PLPL, était donc un peu le sien. Ses amis s'étaient usés face à ce PPA. Parti de la Presse et de l'Argent, dont ils s'amusaient. D'où le coup de mou visible dans Fin de concession et aussi, en réaction, le coup de beaucoup mieux final : Eh oui ! C'est en s'attaquant aux forteresses que le Plan B n'avait pas encore prises que Pierre Carles et ses

« J'AI REMARQUÉ QU'IL N'Y AVAIT PAS UNE CAMÉRA SIGLÉE TF1 OU FRANCE 2 »

C'est au Clair de Lune, haut lieu du tagine et du thé à la menthe, rue Tiquetonne, que Daniel Mermet a bien voulu évoquer le travail de Pierre sur les médias.

Précisons que la voix de la France Entière n'avait pas encore vu *Fin de concession*, bien qu'elle en ait eu grand soif. Question soif, la pratique de la Côte de Blaye aura eu sur l'interviewer un petit inconvénient : une retranscription parfois aléatoire (mais fidèle) de propos combatifs qui devraient ôter bien des doutes...)

Pierre et la critique des médias

Le métier de Pierre, c'est la critique des médias... La critique des médias vient de très loin. Depuis que le journalisme existe, rappelle-toi les journalistes chez Balzac, le journalisme critique le journalisme Mais, depuis une quinzaine d'années, il y a eu une critique plus radicale qui s'est installée avec Bourdieu, Halimi ou Acrimed. Les préoccupations sont tellement éparses que la critique des médias est un des champs, un des domaines qui peut soit être relié au problème central, la critique du capitalisme, soit en être détaché. Quelqu'un de talentueux comme Schneidermann déconnecte : il dit que d'autres médias sont possibles, qu'il faut les améliorer mais il ne remet pas en cause le système. Tandis que pour Halimi ou Bourdieu, il s'agit d'aller plus loin jusqu'à la critique du capitalisme. Pierre Carles s'inscrit dans cette famille-là à travers son savoir-faire et sa grande expérience.

Utilité de ce travail

C'est un travail critique qui n'a pas été inutile puisque les gens ont intégré une certaine défiance envers les médias qu'ils n'avaient pas avant. Ils ont appris une certaine auto-défense intellectuelle. Il ne faut pas cacher qu'elle a eu aussi un côté très négatif qui a mené à «médias tous pourris», ce qui pour moi est une paresse de l'esprit, comme d'ailleurs tous les «tous pourris»... Mais Pierre ou Halimi n'ont pas voulu ça et ils n'y peuvent rien. Moi, je fais ce métier de journaliste de façon critique et je n'aime pas qu'on me dise que je fais un métier de pourri ou de collabo qui ne sert à rien.

Le contrôle des esprits au-delà des médias

Chomsky et Herman, dans *La fabrique du consentement*, font plus qu'une critique des médias : ils montrent comment se diffuse l'idéologie dominante par des mécanismes inconscients dont les agents sont souvent eux-mêmes inconscients. La domination des esprits est une vieille coutume en Occident.

Le Christianisme a triomphé à l'aide d'un appareil sophistiqué puissant, riche, mobilisant les savoirs, les émotions pour pouvoir dominer, coloniser, faire marcher des peuples entiers. Avec le péché, il a inventé un instrument de contrôle bien plus fort que le contrôle des esprits par les médias ou par Internet : Dieu, lui, te regarde partout ! Il t'observe même aux cabinets ! Combien il faudrait de caméras, d'instruments de contrôle pour arriver au même résultat ! On n'a donc rien inventé. Mais sont apparus des types comme Edward Bernays, auteur de *Propaganda*, qui a été le premier à expliquer les techniques de manipulations, sans rien en cacher.

Un système très fort, une résistance nécessaire

C'est un système qui est très fort pour absorber les critiques du système. C'est sans doute ça l'interrogation de Pierre, il s'aperçoit que le système médiatique avale la critique, tout comme le capitalisme. On a perdu à un moment la bataille des idées, cela n'empêche pas de vouloir résister. Daniel Bensaïd disait que nous étions de marranes et que nous ne pouvions pas faire autrement que résister. Il n'y a pas de raisons d'être pessimiste. Il y a plein de victoires. Les victoires s'obtiennent sur le temps long. Il y a de l'impatience, alors le pouvoir actuel en profite pour pousser au pessimisme : «tout se vaut, tout est vu, tout est vain», c'est sa devise. Mais on ne perd pas toujours, il s'en faut de beaucoup ! Pour moi, il y a une lutte de classe. On est d'un côté ou d'un autre. Ceux qui viennent nous dire "oui, mais vous perdez, vous n'y arriverez pas" ce sont des gens du camp d'en face !



BLAISE PARMENTIER

Pierre Carles, le Droit Au Logement des médias

L'histoire a fait que le rapport de force entre le capital et le travail a changé. La cohésion du monde du travail n'a plus la force qu'elle avait. Depuis vingt ou trente ans, on essaie de la recomposer, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien ! Il y a énormément de luttes, qui sont courageuses, sincères, indéniablement encourageantes, mais il n'y a pas de cohésion entre elles, et, dans toutes ces luttes, il y a la lutte contre la domination et l'abus des médias. C'est une lutte comme une autre, une lutte parmi d'autres... La lutte de Pierre, c'est un peu comme la lutte du DAL !

Encore résister...

Il faut être un résistant. Chez moi, ce n'est même pas intellectuel, c'est ethnique ! Je suis tombé dedans quand j'étais petit. On est dans la bagarre et voilà ! Hier, dans la manif sur les retraites il y avait un slogan magnifique : «Pétain, reviens, tu as oublié tes chiens»... Ça c'est extraordinaire ! J'oserais dire qu'on en a vu d'autres. La lutte continue avec des échecs, des demi victoires mais aussi des victoires. L'idéologie dominante répète : «Ça ne sert à rien. Ça toujours été comme ça. Vous pouvez vous agiter en tous sens : vous n'avez rien gagné ! » Je le répète : c'est faux !

Pierre Carles, c'est Arundhati Roy

Le pouvoir attend des choses désespérées... Alors qu'il y a des radicalités qui gagnent, comme la guérilla des naxalistes en Inde. Avec *Là-bas si j'y suis*, on y est allé et on a réalisé une interview avec Arundhati Roy, la pacifiste indienne, qui nous disait : «On a été des bisounours». Elle s'est battue contre la construction d'un barrage pendant huit ans auprès des paysans déplacés et elle n'a rien obtenu ! Mais elle continue. Elle a fait un grand reportage sur les naxalistes et elle en a conclu qu'il ne fallait pas lâcher, ne plus faire de concessions... Si Pierre veut filmer quelqu'un qui dit vraiment «Fin de concession ! », c'est Arundhati Roy. Car aujourd'hui les naxalistes se battent ! Le gouvernement indien les appelle «les combattants naturels » ! Il a envoyé des dizaines de milliers d'hommes chargés de les mater, et rien n'y a fait, la guérilla n'a pas été affaiblie ! Alors, maintenant, le gouvernement indien envisage de négocier...

Voilà le moment où l'on en revient effectivement à des affrontements plus violents avec des résultats !

Enfin une victoire de Pierre Carles !

Dans la manif d'hier, j'ai remarqué qu'il n'y avait pas une caméra siglée TFI ou France 2, etc. Maintenant, leurs équipes de tournage viennent avec des petites caméras, ils se déguisent en touristes. C'est un peu une victoire de Pierre, les gens n'ont plus confiance dans ces grands médias... Nous, on envisage, au contraire, de revenir dans des manif avec des grosses caméras bien voyantes, siglées TFI, et de voir comment les manifestants vont alors réagir...

(Finissons-là, avant l'arrivée des pâtisseries orientales : Mermet le dit bien, il ne faut pas désespérer. Le travail de Pierre est justifié, utile, tellement utile que le dispositif des caméras siglées a une parenté avec les dispositifs pratiqués dans *Fin de concession*. La boucle est bouclée, le magnétophone arrêté. Ne manque plus que le thé à la menthe).

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PERSON
LE 6 SEPTEMBRE 2010

GRAND QUIZZ FIN DE CONCESSION

Le repas mensuel du Siècle a lieu :

- ☐ À l'Automobile-Club, place de la Concorde
- ☐ Au siège du PCF, place du Colonel-Fabien
- ☐ À la Garenne-Colombes, place Léon Blum

Pierre Carles a dénoncé un bidonage de PPDA.

Celui-ci avait-il fait croire :

- ☐ qu'il avait interviewé Fidel Castro
- ☐ qu'il avait parlé à un chômeur
- ☐ qu'il avait diffusé au 20 heures un reportage sur une grève

Quelle musique de film sert-elle de sonnerie au portable de Charles Villeneuve ?

- ☐ Le Parrain
- ☐ Les Barbouzes
- ☐ Les Ripoux

Quel grand penseur, Pierre Carles a-t-il filmé à Millau ?

- ☐ Pierre Bourdieu
- ☐ Luc Ferry
- ☐ Jean-Marc Morandini

Pour Jean-Edern Hallier, qui trouve-t-on parmi «les petits Jésus de la lèche éhontée» ?

- ☐ Jean-Marie Cavada et Jean-Pierre Elkabbach
- ☐ Daniel Mermet et Serge Halimi
- ☐ Frank Ribéry et Karim Benzéma

Qui a fait le «coup des menottes» à Pierre Carles ?

- ☐ Élise Lucet
- ☐ Clara Morgane
- ☐ Julie Lescaut

En regardant un 20 heures de France 2, quel mot vient à Jean-Luc Mélenchon pour en définir le journaliste-vedette ?

- ☐ Larbin
- ☐ Lutin
- ☐ Lapin

Quel est l'acronyme de Franz-Olivier Giesbert ?

- ☐ FOG
- ☐ BHL
- ☐ DSK

Quel média a moulé à la louche le cerveau de David Pujadas pour qu'il vienne ensuite enfumer les téléspectateurs de France 2 ?

- ☐ TFI
- ☐ Gulli
- ☐ Zaléa TV

Après le bombage du deux-roues, quel sort Pierre Carles promet-il à ses autres grands amis des médias dominants ?

- ☐ Le goudron et les plumes
- ☐ Le pal
- ☐ La vision de trois épisodes à la suite des Experts

RÉPONSES

Chaque fois que vous avez coché la première réponse, vous marquez un point.

Moins de trois points : ce n'était pas la peine de quitter votre téléviseur bloqué sur TFI. Même Coca-Cola désespère de votre cerveau trop disponible.

De trois à six points : La critique des médias vous intéresse, mais vous êtes plus Daniel Schneidermann que Pierre Carles. Vous n'avez pas aimé l'opération Pujadas car elle est violente et vous, vous préférez la camomille aux kamikazes.

Plus de six points : Vous appartenez au petit cercle que Pierre n'a pas besoin de convaincre. Vous avez envie d'en découdre. On compte sur vous pour perturber le prochain dîner du Siècle.

PAR PHILIPPE PERSON

amis repartent au combat. On peut rêver que le bruit de leurs exploits réveille des journaux plus endormis que moribonds. Si cela était, cette fois-ci, plus de bêtises, il faudrait les acheter et les lire !

COMME QUESTION

Pourquoi la démarche de Pierre Carles est-elle si différente, si originale par rapport à celle des autres ? La réponse est évidente : Pierre ne cherche pas des réponses, il cherche des questions. C'est en cela qu'il n'est pas un journaliste puisque le journaliste ne cherche qu'à obtenir des réponses, le bon journaliste étant celui qui pose les «vraies» questions pour obtenir les «bonnes» réponses, le mauvais (ou médiatique) étant celui qui pose toujours les mêmes questions pour obtenir de sempiternelles réponses toutes faites. Est-ce que Pierre se fout de la réponse ? Pas forcément. Il pense que si les gens ne veulent pas répondre à ses questions, c'est qu'ils ont quelque chose à dire, et donc quelque chose à cacher. Alors, il faut aller leur poser coûte que coûte et avec les dispositifs que l'on sait. Il faut même faire des films comme *Fin de concession*, mobiliser toutes les énergies et toutes les volontés, pour que la question soit simplement admise avant qu'elle soit éventuellement posée.

En faux grand naïf qu'il n'est pas, Pierre cherche même LA question des questions, celle qui obligerait ses interlocuteurs à la réponse des réponses : la vérité. Chapeau !



COMME REMAKE

S'il faut dénoncer une **imposture** non avouée dans le film, c'est qu'il est, en réalité, un remake d'un film de Julien Duvivier, *Carnet de Bal*. Dans ce film, Marie Bell retrouvait les hommes avec qui elle avait dansé lors de son premier bal. Dans *Fin de concession*, Pierre Carles tente de renouer avec tous ceux qui apparaissaient ou auraient pu apparaître dans son premier film. Pas vu Pas pris. Même intrigue donc qu'il cache habilement derrière un discours sur les médias et une interrogation sur l'intérêt de son cinéma.

Mais sur le fond, c'est pareil. Comme Marie Bell, Pierre Carles est déçu par tous ceux qui avaient dansé dans son premier long-métrage. Tous ces valseurs médiatiques, ces as du tango audiovisuel maintenant presque devenus des fantômes d'eux-mêmes. Peut-être, Pierre aurait-il préféré faire le remake du Comte de Monte-Cristo, mais se venge-t-on d'un cancéreux ou d'amnésiques qui ne se souviennent à peine qu'ils étaient vils et bas avec vous quand ils étaient tout-puissants ? Reste qu'à la noirceur de Duvivier, Pierre Carles a substitué une fin ouverte, pleine d'espérance. Enfin débarrassé de son passé, il se prépare pour de nouveaux bals. Après tout, le Bal des débutantes n'a-t-il pas lieu à l'Hôtel de Crillon, place de la Concorde, comme les dîners du **Siècle** ?

S COMME SIÈCLE

Avant toute chose, on saura gré à ce gros machin mystérieux d'avoir redonné à Pierre l'envie de se battre et de regrouper des énergies éternuées pour en perturber le fonctionnement.

Longtemps peu connu, le Siècle est officiellement un cercle d'influence, un club médiatico-politique, dont la manifestation principale est un repas de têtes, le dîner du Siècle, qui a lieu le dernier mercredi du mois à l'Automobile-Club, place de la Concorde, et qui rassemble en général quelques 200 invités. Michel Fiszbin, complice multi-récidiviste de Pierre Carles, appelle le Siècle « un lieu de connivence honteuse ».

Et comment lui donner tort ? Parmi ceux qui vont baffrer à l'Hôtel de Crillon, se mêli-mèlent honteusement Minc (Alain), Bavezre (Nicolas), Ockrent (Christine), Allègre (Claude), Bertrand (Xavier), Copé (Jean-François), Lang (Jack), Guigou (Elizabeth), Elkabbach (Jean-Pierre), Mouchard (Laurent), Descouings (Richard), July (Serge), Chabot (Arlette), Pujadas (David), PPDA, Kouchner (Bernard), Bockel (Jean-Marie), Gallois (Louis), Pepy(Guillaume), Notat (Nicole), Messier (Jean-Marie), Duhamel (Olivier), Moscovici (Pierre), Baroin (François), Lepage (Corinne), Bompard (Alexandre), Olivennes (Denis)...

On ignore si le Siècle dépasse ou non le stade des palabres, mais à inventorier ses membres il s'y dessine la France dominante. Une France où les journalistes préposés aux questions embarrassantes passeront le beurre aux politiques, pendant que les patrons qui pleurent des larmes de crocodiles sur leurs charges trop lourdes partageront un bon cigare avec des élus de la gauche de gouvernement. Le Siècle renverse la preuve de l'adage : ce ne sont pas ceux qui se ressemblent qui s'assemblent : ici, ce sont ceux qui ont accepté de se rassembler qui finissent par tous se ressembler... En conclusion (provisoire) : l'idée de déranger la digestion de ce petit monde qui s'y croit, sans doute à juste titre, est une bonne idée. Taïaut ! Taïaut ! Et pas de quartier !

T COMME TAPIE (BERNARD)

On a presque honte d'en faire une entrée, alors que c'est un plat de non-résistance ou un dessert indigeste. On aimerait ne pas donner des armes au popolo fasciné par ses frasques. Mais, dans Fin de concession, Pierre Carles lui-même lui permet de crever l'écran dans la scène d'anthologie où il prépare l'équipe Bouygues à un Grand Oral devant la CNCL qui sera déterminant pour l'attribution de la concession. Fort le bougre, il faut l'admettre, et très patient car, ministre ou taulard, bateleur d'estrade surdopé ou comédien poussif, Bernard le transformiste attend toujours devant sa télévision que TFI, conformément aux microbolantes promesses de son cahier des charges, diffuse des parties de pelote basque.

U COMME URUGUAY

Pays d'Amérique du Sud où a vécu jadis Pierre Carles. Ce qui explique peut-être pourquoi l'Uruguay est bien présent dans Fin de Concession. On y découvre en effet une journaliste uruguayenne, Virginia Martinez, utilisée comme cheval de Troie pour tenter de rencontrer les médiatiques plus méfiants. Le fameux Carlos Pedro est aussi du coin et c'est encore avec un cinéaste uruguayen dont il prend l'identité qu'il piège les journalistes de Medellin.

Mais pourquoi précisément l'Uruguay ? Il faut abandonner Bourdieu et penser à Lacan, auteur lui aussi d'un essai intitulé

ATTENTION : ARTICLE SÉRIEUX SUR LA CRITIQUE RADICALE DES MÉDIAS. POTACHES S'ABSTENIR !

Le journaliste qualifié ici d'éminent, et ce n'est pas par vile flatterie, a accepté un accroc à ses vacances pour parler de la critique des médias. S'il a tenu à garder l'anonymat et accepté qu'on exagère son sérieux c'est que l'urgence de la publication de ce dossier ne permettait pas qu'il relise les propos retranscrits le plus fidèlement possible que nous lui attribuons...

Résumé de l'intervention à venir du journaliste éminent : la critique radicale des médias a été victime de son succès.

Si la critique radicale des médias comme l'a incarnée le Plan B s'est arrêtée, c'est à cause de la répétitivité de la tâche et du fait qu'à chaque fois de nouveaux faux impertinents se glissaient dans les dépouilles de ceux qui avaient été en quelque sorte mis à terre. Mais elle n'a pas été inutile. Ce qu'elle a mis en cause, depuis une quinzaine d'années, est assez largement disqualifié. Il y a des choses qui continuent encore mais pas avec le crédit qu'elles avaient auparavant. À chaque fois qu'il y a une campagne médiatique sur un thème quelconque, il y a des millions de gens qui s'interrogent désormais sur le traitement du sujet. La difficulté c'est que même la critique des médias a été récupérée par des émissions qui sont assez peu contestataires de l'ordre dominant, et qui, elles aussi, deviennent des produits de consommation. Il n'y a plus un seul journal important qui ne consacre des articles à critiquer tel ou tel traitement dans les médias, à donner la parole à des universitaires habituels qui sont toujours là pour formuler une critique assez peu subversive. Maintenant un discours médiatique génère automatiquement la critique du discours médiatique. Quant à savoir si cette critique médiatique va assez loin ou pas, c'est autre chose. Avant le discours médiatique, c'était la réalité. Les médias le disaient alors c'était largement vrai. Maintenant il y a beaucoup de gens qui se disent : qu'est-ce qu'il y a derrière ? On l'a vu en particulier en mai 2005, avec le référendum. Sans tout le travail critique des médias, la force du discours favorable au oui aurait été plus grande et peut-être que le résultat n'aurait pas été le même.

Résumé de l'intervention à venir du journaliste éminent : les médias font partie du PPA, les journalistes ne sont pas des observateurs impartiaux.

Dans la puissance de contestation qu'il y a eu pendant le référendum, il y a aussi eu le thème du matraquage médiatique. Le fait même de présenter les médias



comme membres d'un parti officiel non déclaré, que le Plan B avait appelé le PPA (Parti de la Presse et de l'argent), c'est quelque chose qui avait progressé et qui explique l'impact limité du discours médiatique en faveur du «oui» au moment du référendum. Les gens ont compris que, sur cette question, les journalistes avaient des intérêts sociaux ou des connivences politiques à faire prévaloir, qu'ils ne décrivaient pas la réalité politique et sociale qu'ils observaient, mais qu'ils étaient parties prenantes de la cause dont ils se présentaient comme les intermédiaires et les médiateurs.

Résumé de l'intervention à venir du journaliste éminent : l'évidence de Sarkozy a nui au discours radical sur les médias.

Un thème permanent développé après 2005 a été la proximité des grands groupes industriels qui tiennent les médias (Bolloré, Bouygues, Lagardère) avec Sarkozy.

Dès lors, la critique des médias est devenue à la portée du premier venu sous une forme très caricaturale qui

a été concentrée sur Sarkozy lui-même. Tous ceux qui n'aimaient pas Sarkozy pouvaient expliquer le sarkozysme par l'omniprésence de Sarkozy dans les médias. Mais dans le sarkozysme, il y a bien autre chose que des relais médiatiques, et sa victoire peut être expliquée de manière politique sans que l'élément médiatique soit décisif.

Résumé de l'intervention à venir du journaliste éminent : pas recul, pas déclin de la critique, absorption par la société.

On n'est pas dans une phase de recul. C'est une phase de progression acquise qui a été telle qu'un discours qui tranchait autrefois parce qu'il était relativement peu tenu, est devenu omniprésent. Maintenant tous les hommes politiques, à un moment ou un autre, s'en prennent aux médias. Sarkozy l'a fait, Bayrou et Le Pen aussi. Quand ils s'en prennent aux médias, ils se savent en terrain de sympathie auprès de l'opinion. Dès lors que c'est devenu un fonds commun à tous les discours politiques, la particularité défendue par les tenants d'une critique radicale, il y a dix ans ou quinze ans, s'est estompée. À cette époque-là, les médias étaient vénérés. C'était l'après-chute du communisme, ça allait être le monde idéal où tout le monde communiquerait, où la communication ferait venir et naître la liberté et la démocratie. C'était un discours très hégémonique. On ne critiquait pas les médias.

Avec le mouvement social de novembre-décembre 1995, il est devenu clair que les médias jouaient un rôle politique qu'il fallait décrypter, que nous n'avons été que quelques-uns à décrypter. À mesure que nos analyses se sont installées dans la société, le discours de critique s'est largement banalisé. C'est parce qu'il s'est banalisé que ceux qui le tenaient autrefois peuvent avoir

À mesure que nos analyses se sont installées dans la société, le discours de critique s'est largement banalisé.

le sentiment qu'il n'apporte plus grand-chose. Il suffit d'écouter une émission de radio, de regarder internet et vous avez des gens qui ont été des vedettes médiatiques, pour ne pas dire des tyrans des médias, qui se présentent comme des contestataires de l'ordre médiatique. Quand vous avez des gens comme Plenel ou Joffrin qui peuvent se présenter comme des pourfendeurs de l'ordre médiatique, on se dit que vraiment la perte de légitimité des médias est tellement forte que même ceux qui sont les tenanciers de ces médias doivent se présenter comme les procureurs de l'ordre dont ils sont les piliers.

Résumé de l'intervention à venir de l'éminent journaliste : un combat au jour le jour, pas spectaculaire mais nécessaire.

Le combat de critique des médias, c'est comme celui contre le capitalisme. Si on ne dit plus des choses aussi novatrices que Marx dans le Manifeste du Parti Communiste, cela n'empêche de continuer à se battre contre le capitalisme. Quand on mène des combats politiques, l'objectif n'est pas toujours d'être heureux en ayant le sentiment qu'on a inventé la machine à coudre. Il y a des moments où l'on continue à travailler à partir des armes que l'on a forgées, qui ont une certaine efficacité. Il y a effectivement un moment où la fatigue nous atteint, où le sentiment de «ça continue, y a rien à faire, etc.» nous atteint. Mais il y a des tas de jeunes qui découvrent les analyses de la critique des médias et pour qui c'est tout à fait novateur. Ils peuvent estimer aujourd'hui que les analyses que l'on développait il y a quinze ans sont pertinentes, s'en inspirer, et puis les utiliser pour mener leur propre combat. Il ne faut pas non plus toujours avoir une approche d'artiste qui doit faire une toile nouvelle qui va révolutionner la peinture. Quand on mène des batailles politiques,

eh bien, on répète des choses qu'on a un peu dites, on les actualise en permanence parce qu'on sait qu'on s'adresse à d'autres personnes qui n'étaient pas là au départ.

Résumé de l'intervention à venir de l'éminent journaliste : il y aura un après-Plan B, si les petits jeunes se bougent.

Ceux qui se sont consacrés au Plan B sont passés à autre chose. Comme ce sont des structures, comme la plupart des structures militantes, qui engagent un nombre très limité d'individus, ils arrivent un moment dans leurs vies où ils ont beaucoup moins de temps pour des activités qui sont assez prenantes. Les médias de la critique sont évidemment possibles, mais ils doivent concerner une population plus étendue que ces mêmes douze ou quinze personnes. Le temps du Plan B renaîtra peut-être. Pour le moment, ceux qui ont fait le journal se réservent un petit temps à la réflexion et au repos.

Le but était d'éveiller la conscience de nos lecteurs. On n'avait pas le sentiment qu'on allait provoquer la fermeture de TFI, France 2 ou Arte. Mais, en tout cas, on voulait dire à ceux qui nous lisaient et qui regardaient ces chaînes ou qui lisaient ces journaux, quelles étaient toutes les raisons qu'ils avaient d'être critiques lorsqu'ils lisaient ces journaux ou regardaient ces émissions de télévision. Cette vigilance, cet appel à la vigilance est toujours nécessaire et il y a des choses que le Plan B faisait qui ne sont pas faites par d'autres et, par conséquent, un certain nombre de charlatans peuvent se réinstaller au centre de l'arène parce qu'ils n'ont pas face à eux un média critique qui diffuse des analyses mettant en cause leur charlatanisme. Le charlatanisme a une disposition à renaître et à s'im-

Télévision : l'inconscient de Pierre est pensé par la capitale uruguayenne, Montevideo... Monté/Vidé... La ville de Pierre Carles, donc.

U COMME VOIX-OFF

Sauf erreur, on a le sentiment que Pierre Carles n'avait jamais autant voix-offé que dans Fin de concession. Il s'agit sans doute d'une volonté affirmée de clarté car les événements déclencheurs du film remontent aux années 80, ce qui fait que le spectateur moyen potentiel, qui appartient statistiquement à la génération des 20-30 ans, a de grandes chances d'ignorer qui est Hervé Bourges et Jean-Edern Hallier, et qu'il va falloir payer avec souplesse pour qu'il s'intéresse aux heurs et malheurs de la télé de son papa et de sa maman.

La voix est didactique, sereine et se risque de temps en temps au ton de l'aveu et de la confiance quand le récit utilise des événements autobiographiques de la vie de Pierre Carles.

Parfois, elle contredit par sa douceur et son calme la vraie voix du cinéaste en conversation avec sa petite troupe ou en tenue de voix de combat avec ses médiatiques.

Reste la troisième voix, la plus moderne, et qui n'existait pas au temps de Pas vu Pas pris, celle du portable. Celle-là est déterminée, veut convaincre. En exagérant à peine, on dira qu'au pire de sa période de doute, Pierre Carles y met tout le charisme qui lui reste. C'est grâce au portable qu'il porte encore quelques banderilles à tous ceux qui l'envoient balader et qu'il peut entamer un drolatique dialogue de faux sourds avec Jacques Chancel.

Enfin, pour mémoire, il faut signaler ce mot d'auteur involontaire, sorti des mâchoires de Bernard Tapie, quand celui-ci confirmait qu'il refusait de parler de la privatisation de TFI : «Je comprends votre intérêt, je ne comprends pas le mien.»

Z COMME ZORRO

Tarte-à-la-crème ultime des abécédaires, «Z comme Zorro» est un lieu commun médiatique qu'il faut dénoncer vivement. Tout le monde est un justicier masqué, surtout quand ce tout-venant a un nom commençant par Z: Eric Zemmour, Karl Zéro. Pierre Carles lui aussi est souvent stigmatisé en héros encapé. Stigmatisé ? Non, le mot n'est pas trop fort car Zorro est un triste sire ! Héros revisité par les très droitières studios Disney, Zorro n'est pas l'espoir des péons mexicains contre les grands propriétaires espagnols. S'il bouge ses fesses, ce n'est pas pour redistribuer les terres et en finir avec l'exploitation coloniale de la Californie, mais pour empêcher des crétins de sa classe d'y aller trop fort question fouet, au risque d'aboutir à un soulèvement qui ruinerait tous les propriétaires d'haciendas. Zorro est un libéral qui intervient en général pour éviter les hausses d'impôt. Il est aussi très restrictif dans sa conception de son boulot de redresseur de torts. Quand il redevient Don Diego, ce joueur de guitare aurait plutôt une parenté avec Daniel Schneidermann...

Bref, même si, pour faire sens sur une affiche, il semble affirmer lui-même le contraire, Pierre Carles n'est pas le Zorro des médias. Si on veut finir avec un «Z comme...», ce serait avec un «Z comme... Zapata».

Plus saignant, plus radical, plus justicier expéditif contre les propriétaires, Emiliano Zapata manifesterait devant le dîner du Siècle pendant que Zorro, lui, serait à l'intérieur avec tous ses amis médiatiques...



Comment bomber le scooter d'un journaliste de petite taille présidentielle ?

OPÉRA EN NEUF MOUVEMENTS ORCHESTRÉ PAR PHILIPPE PERSON

- 1** Acheter une bombe de peinture à radiateur couleur or. Le modèle basique est une bombe de 400 millilitres. Elle se trouve chez tous les bons droguistes ou au Bricorama du coin. Le prix varie entre 7 et 10 euros. Attention à l'arnaque : certains magasins majorent le prix des bombes de couleur or, laissant supposer abusivement qu'elles contiendraient un peu du précieux métal.
- 2** Changer le bouchon d'origine et le remplacer par un bouchon Décap'four à pulvérisation large. L'adaptation se fait sans problème et permettra d'aller plus vite pendant l'opération puisque le nouveau bouchon doublera le débit de la peinture pulvérisée.
- 3** Se poster sur le parvis de France Télévisions à l'endroit convenu et attendre le passage de qui-vous-savez.
- 4** Avant le début de l'opération, ne pas oublier de bien secouer la bombe. Attention : prévoir un petit gant pour protéger la main qui va peindre.
- 5** Placer la bombe à 20 centimètres de la surface à peindre et rester à cette distance pendant tout le travail. En commençant par le haut du véhicule, faire un geste continu de va-et-vient de droite à gauche en descendant.
- 6** Aller assez vite pour éviter les coulures. Il faut trois à quatre minutes pour obtenir un travail soigné, d'une qualité qui fera la fierté du laquais propriétaire du deux-roues. La peinture sèche en dix minutes chrono. Ça tient et c'est nickel.
- 7** Retourner la bombe vers le bas et pulvériser pendant cinq secondes afin de la purger. Voilà ! Elle peut resservir ici ou ailleurs.
- 8** Saluer furtivement les vigiles tétanisés par la beauté du carrosse d'or.
- 9** Courir !!!

Merci à BP qui n'est pas pour rien dans la réussite de l'opération Pujadas.



interview du président



GNCR

Ce film a reçu le soutien du Groupement national des Cinémas de Recherche, qui fédère, dans toutes les régions, des salles classées Art et Essai et Recherche.

Le GNCR

- soutient, dans les salles, un cinéma réellement indépendant et novateur ;
- favorise la rencontre entre les auteurs, leurs œuvres et les publics ;
- affirme, par des choix artistiques et politiques, l'idée d'un cinéma libre et vivant ;
- défend les salles indépendantes dans leurs choix et leurs pratiques.



Ce document est édité à 50 000 exemplaires par Shellac (Marseille 13003), Thomas Ordonneau, coordonné par Mélanie Vincent. Dossier conçu et écrit par Philippe Person. Remerciements particuliers à SH pour sa disponibilité hors sol. Remerciements particuliers à Daniel Mermet pour l'interview et le tagine. Mille remerciements pour leur disponibilité téléphonique et leur enthousiasme sans concession à Olivier Cyran, Michel Fiszbin, Blaise Parmentier, Bernard Sasia. Illustrations Aurel, Berth, Charb, Nardo, Blaise Parmentier, Vuillemin. Design graphique www.cyandesign.org